

TINA MOUNEIMNÉ
Université de Varsovie

Rites et tremblements :
Étude comparée de *Tout bouge autour de moi* (2010)
de Dany Laferrière
et de *Ballade d'un amour inachevé* (2013)
de Louis-Philippe Dalembert

ABSTRACT: Two recognised French-speaking authors of Haitian descent, two real earthquakes, two different continents, one subject. If the situation is similar at the beginning, how is the plot built? What are the heroes' attitudes towards natural disasters? How to live afterwards? The article attempts to identify the rituals and ceremonies in those two recent novels focusing on the earthquakes' impact on the everyday life and social relations of the heroes..

KEY WORDS: Earthquake, Laferrière, Dalembert, Haïti

Membre de l'Académie française depuis décembre 2013, Dany Laferrière est bien connu de tous publics. Au moment du tremblement de terre d'Haïti survenu le 12 janvier 2010 à 16 h 53, l'écrivain se trouvait, accompagné de quelques amis venus participer au festival « Étonnants voyageurs », à Port-au-Prince.

Inspiré par l'événement ainsi que par sa portée réelle, Laferrière publie, d'abord aux éditions Mémoire d'encrier en 2010, puis chez Grasset en 2011, un récit qui va au-delà du fait historique ou des émotions d'un peuple : plus que la terre, un tremblement de terre bouleverse les idées reçues et déclenche des vérités. Plus que les bâtisses de fortunes qui s'écroulent comme des maisons en carton ou les morts qui sont morts, un séisme fragilise les survivants, les fissure « à l'intérieur » (39) : les dégâts sont bien plus que matériels et les traumatismes post-séisme (« J'ai fini par comprendre que c'est mon corps qui a tremblé et non la terre », 113) dureront plus que les quarante-trois secousses de Goudougoudou, le tremblement baptisé à l'instar d'un dieu vaudou.

En effet, une fois que le silence — inhabituel pour cette partie du monde — est passé, une fois que « ça » a été nommé, saisi, on se l'approprié et on se l'explique comme on peut. Désormais, « ça » va s'inscrire dans l'histoire contemporaine d'Haïti et surtout dans celle des Haïtiens. L'auteur en profite, pour parler de la vaillance d'un peuple, qui ayant tout vu et tout vécu (« dictatures héréditaires, les coups d'État militaires, les cyclones à répétition, les inondations dévastatrices et les kidnappings à l'aveuglette », 13), au lieu de se laisser accaparer par le désastre naturel, en puisera une sorte d'énergie auto-renouvelable pour désapprendre et réapprendre, survivre et vivre.

Le tremblement de terre sert alors de prétexte pour parler des autres. Même quand Laferrière parle de lui (il utilise la première personne du singulier), il parle des autres, et surtout, des siens. Il dresse un portrait des Haïtiens, de leurs rêves et de leur identité. En observant comment ils réagissent face au cataclysme, il rappelle au lecteur que c'est un peuple pauvre mais vaillant et déterminé à surmonter les malheurs.

Cependant, Laferrière voit aussi dans les nouvelles circonstances une occasion pour surmonter une autre « malédiction » qui s'acharne sur le pays depuis plus de deux siècles, de l'ordre de l'incompétence politique, cette fois-ci : le séisme touche démocratiquement tout le monde. En Haïti, il a fallu d'un tremblement de terre pour renverser un système peu efficace et engendrer une explosion d'un ordre social :

La révolution

La radio annonce que le Palais national est cassé. Le bureau des taxes et des contributions, détruit. Le palais de justice, détruit. Les magasins, par terre. Le système de communication, détruit. La cathédrale, détruite. Les prisonniers, dehors. Pendant une nuit, ce fut la révolution.

29

La nature supplante donc le politique. Mais c'est la culture qui semble prendre le dessus. La quatrième de couverture le dit : « Que reste-t-il quand tout tombe ? La culture. Et l'énergie d'une forêt de gens remarquables ». Laferrière remarquera que même dans le désordre haïtien il y a une certaine logique (« Tout semblait en ordre (le désordre compris) », 116) et ce qui est remarquable, « c'est que Frankétienne tente de faire de ce désastre une œuvre d'art ». L'auteur souhaiterait qu'on connaisse un pays plus par ses formes d'expression artistiques plutôt que par ses désastres.

Nous en venons au style de l'auteur. Loin d'être dans un roman de mœurs, l'auteur est bien plus dans la dénonciation, tout en demeurant fidèle à son style (lucidité d'esprit gardé grâce au présent de l'indicatif, première personne du singulier, tableaux/impressions que l'on connaît ne serait-ce que de la *Chronique de la dérive douce*, ironie, attention aux détails) et à ses sujets (revient sur des moments charnières de sa vie : son exil, la mort de son ami Gasner Raymond,

etc...) vu que le séisme s'avère une occasion comme une autre pour puiser des souvenirs dans sa mémoire.

L'écrivain semble donc engagé quand il touche au sort de son pays (histoire, esclavage, problèmes politiques, etc.), neutre ou distant quand il affirme être impuissant d'en écrire¹ et finalement tendre quand il se laisse gagner par l'émotion : dans le paragraphe *La mort de Georges* décrivant le couple Anglade, Laferrière dresse un micro-portrait de ses amis au présent alors qu'ils viennent de perdre la vie sous les décombres.

Tout bouge mais il y a des choses qui ne bougeront jamais.

Tout comme le tremblement de terre a été chez Laferrière un prétexte pour parler de Haïti, un double séisme — un vrai survenu le 6 avril 2009 dans les Abruzzes et un autre, imaginaire, d'il y a un quart de siècle qui aurait ébranlé toutes les certitudes d'un « là-bas », vague et lointain, que l'on devine Haïti — est l'occasion pour Louis-Philippe Dalembert de narrer dans son dernier roman *Ballade d'un amour inachevé*, publié tout récemment, l'histoire d'Azaka et de sa femme Mariagrazia, enceinte de plusieurs mois.

Plusieurs traits communs rapprochent l'Haïtien Louis-Philippe Dalembert de Dany Laferrière, son aîné de quelques années : ils ont grandi tous les deux dans un univers entouré de femmes, ils sont tous les deux littéraires et journalistes et ils vivent tous les deux entre différents pays et continents. Leur œuvre est donc empreinte de la thématique du vagabondage et, comme nous le savons des études sur la littérature migrante, un déplacement réel peut engendrer un déplacement imaginaire².

Aussi les deux ouvrages présentent quelques similitudes. Dans *Ballade d'un amour inachevé*, le lecteur retrouve le même silence post-séisme, la thématique de la « démocratie » ou la vulnérabilité de toutes les couches de la société devant les catastrophes (naturelles ou non) et, enfin, le tremblement de terre comme prétexte pour dénoncer d'autres préoccupations, surtout sociales. En effet, dans son roman Dalembert s'en prend surtout à la justice ou plutôt à son manque vis-à-vis aux — comme il les appelle — « extracommunautaires », victimes de mouvements d'extrême-droite hostile aux étrangers, dans un décor de petit village montagnard italien, assez fermé.

Pour mémoire : Azaka (nom d'un esprit vaudou de la moisson et de l'agriculture dans la culture haïtienne), vit depuis des années en Italie où il a trouvé stabilité et amour. Peu avant la naissance de son premier enfant, un tremblement de terre affecte les lieux. Même si Azaka s'en sort physiquement indemne, le séisme lui rouvre d'une part des plaies profondes en faisant revisiter un passé

¹ L'auteur plaiderait plutôt pour une tragédie classique : « De toute façon un pareil roman n'est pas dans mes cordes [...] De plus il est déjà écrit par la nature. Ce grand roman d'écriture classique qui se passe en un lieu (Haïti), en un temps (16 h 53) et qui met en scène plus de 2 millions de personnages » (51—52).

² Voir par exemple MOUNEIMNÉ (2013).

refoulé³, d'autre part, il emporte sous ses décombres sa bien-aimée Mariagrazia. Bien que le protagoniste sort « vainqueur » des deux tremblements de terre auxquels il a survécu et que le fœtus ait pu être sauvé, Dalember lui choisit un dénouement pessimiste — Azaka se fait agresser par des bandits dans les dernières pages du livre.

Mis à part cette négativité, ce qui différencie *Ballade d'un amour inachevé* de *Tout bouge autour de moi* est un style plus « classique » d'un roman, caractérisé par des phrases longues et pleines où le tremblement de terre se manifeste dans la couche sémantique : « colère de la Terre », « les mots lui manqueront toujours pour le raconter », « Comment d'ailleurs dire l'inérrable ? », « il s'y passe des choses sans nom », « crise d'épilepsie » [de la Terre], « coup de folie de la nature ». En Grèce, on appelle encore un tremblement de terre une « frappe d'Encelade » parce que ce Géant, fils de Gaïa et d'Oùranos, vaincu par la déesse Athéna, serait enterré sous le mont sicilien d'Etna. Les éruptions volcaniques ainsi que les secousses de l'Etna passent donc pour être la respiration et les mouvements du Géant.

Par ailleurs, Dalember ne mentionnera jamais l'île d'Haïti, alors qu'il s'y étale longuement à propos du premier tremblement de terre (imaginaire) et des conséquences sur le jeune Azaka. Non seulement le garçon passe 72 heures emprisonné dans du béton, mais aussi — et bien plus grave, au lendemain du séisme, son père va « profiter » du brouhaha général et disparaître pour une autre femme.

Se terminant par un paragraphe intitulé « La tendresse du monde », *Tout bouge autour de moi* est un livre sur l'incessante activité de la vie quotidienne et sur le plaisir d'être vivant. Au contraire, le roman de Louis-Philippe Dalember débouche sur la violence, l'injustice et la mort. Alors que le premier aborde un possible joyeux futur, le second démontre une triste réalité sans proposer d'alternatives.

Cependant, soulignons-le encore une fois, les deux auteurs se servent du sujet des tremblements de terre réels comme prétexte pour orienter le lecteur vers d'autres pistes de réflexion. Apparemment, en Haïti, « les choses s'additionnent au lieu de se soustraire » (LAFERRIÈRE, 2011 : 122).

³ « Azaka aussi avait senti. Sans doute pas la même chose que les autres. Il avait senti une mémoire enfouie au tréfonds de ses entrailles. Une mémoire qu'il aurait désapprise ou qui se serait fait oublier, ombre dans l'ombre tapie, le temps et l'espace pour complices. Il avait senti une antique peur, pareille à celle de cette époque lointaine où il était resté trois jours sous les décombres, convaincu que son père allait venir le sortir de là. Il lui en coûtait de se souvenir. Là-bas, il n'avait pas eu le temps de sentir » (64).

Bibliographie

- DALEMBERT Louis-Philippe, 2013 : *Ballade d'un amour inachevé*. Paris : Mercure de France.
- LAFERRIÈRE Dany, 1994 : *Chronique de la dérive douce*. Montréal : VLB éditeur.
- LAFERRIÈRE Dany, 2011 : *Tout bouge autour de moi*. Paris : Grasset.
- MOUNEIMNÉ Tina, 2013 : *Vers l'imaginaire migrant. La fiction narrative des écrivains immigrants francophones au Québec (1980—2000)*. Bruxelles : Peter Lang.

Note bio-bibliographique

Tina Mounéimné est docteur ès lettres de l'Université de Varsovie. Elle a défendu sa thèse intitulée *Vers l'imaginaire migrant. La fiction narrative des écrivains immigrants francophones au Québec (1980—2000)* en 2009 et est l'auteure de plusieurs articles portant sur la littérature immigrante et les identités littéraires au Québec.